FRC 2,1687

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE

J. B. LOUVET,

Dans la séance du 14 Prairial, an III,

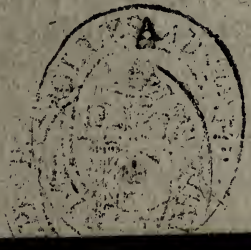
Pour célébrer la mémoire du représentant du peuple Feraud, *assassiné dans ses fonctions, le premier de ce mois ;*

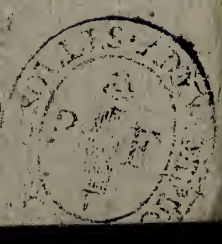
IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

Au milieu du sénat assemblé, un Romain disoit : *Nous craignons trop la mort.* Plus heureux que cet orateur, je parle à des hommes auxquels il m'est donné de dire : *Si vous ne l'aviez tous courageusement affrontée, déja vingt fois vous l'auriez tous reçue* ; & je puis ajouter qu'entre les journées déplorables où la France entiere fut menacée dans sa Représentation, nos annales distingueront les premieres journées de prairial, comme entre les conspirations qui mirent la capitale du monde en péril, on a distingué celle où, devant ses bandes atroces, Catilina fit un instant pâlir le génie du peuple romain.

THE NEWBERRY LIBRARY





Représentans, il commençoit le premier prairial, & de sinistres augures annonçoient le plus affreux des jours. Par-tout c'étoit le cri de la révolte, du pillage, des proscriptions : devant quelques cinq cent provocateurs, avec art répartis dans un millier de groupes, la foule étonnée se taisoit. Réveillés au bruit des émeutes, & plutôt que de coutume accourant dans cette enceinte, les législateurs n'y parvenoient qu'à travers les invectives, les menaces, les coups. Vos comités de gouvernement cherchoient quelques moyens de résistance. Au milieu de nous, un des nôtres, ... il étoit jeune ! il étoit courageux ! il étoit indigné ! mais il contenoit son indignation ; mais, comme le vrai courage, il calculoit froidement l'obstacle, & sans emportement se disposoit à le surmonter. Sa force, son ardeur généreuse, toutes les ressources de sa valeur, il les gardoit pour le moment de l'exécution. Tranquillement, mais avec persévérance, il demandoit cinquante hommes d'élite, assurant qu'avant qu'on exécutât les attentats préparés contre vous, il périroit. O digne compagnon de tant de périls, appui généreux mais trop foible contre l'immense débordement des forfaits médités, *Feraud*, tu n'as que trop réellement tenu tes promesses ; tu n'as que trop complétement rempli tes destinées !

A l'autre extrémité de la ville, l'attroupement séditieux s'étoit formé. On avoit arrêté le plan sacrilege, on s'étoit couvert d'armes parricides : le signal du pillage & du massacre est donné : mille vociférations y répondent. A force de tumulte, & par d'épouvantables rugissemens, on s'exerce, on se pousse, on se rend habile à tous les excès. L'heure suprême de la grande commune est sonnée ; ses destructeurs s'ébranlent, ils vont partir ; mais d'abord on s'ouvre, & de ses flancs ensanglantés le monstre du terrorisme vomit son avant-garde.

Elle marche, elle s'avance, elle accourt; dans sa longue route elle s'est grossie de tout ce que la crédulité simple, l'aveugle confiance, la curiosité présomptueuse & la peur imprudente ont pu lui fournir de plus imbéciles recrues. Déja les postes extérieurs sont forcés, ces portes retentissent des coups de la hache, elles tombent brisées. A la tête de quelques braves, *Feraud* se précipite, & quel spectacle a frappé ses yeux! c'est la déraison, l'imposture, la colere, l'impudeur, l'impudence. Ce sont les vengeances, les haines, les viles imprécations, les malédictions féroces, toutes les passions hideuses, toutes les fureurs, toutes les furies. Partout la faim s'agite & crie; & sur tous ces visages bourgeonnés d'ivresse, on ne découvre que la débauche gorgée de viandes & de vin. Pourtant c'est encore du nom de femmes que tout cela se qualifie! & tout cela se dit insolemment le peuple! Quand donc le vrai peuple & les femmes dignes de ce nom vengeront-ils leur injure? quand reprendront-ils leur titre si indignement prostitué?

Trois fois les flots de cette multitude entraînent nos défenseurs, dont le glaive brille & ne frappe pas. Quelque dépravée que soit cette image d'un sexe ordinairement innocent, bienveillant & doux, vos défenseurs la respectent encore. Trois fois pourtant notre collegue revient sur la foule & la force à rétrograder.

Vains succès! une bande nouvelle est arrivée; le fer la couvre, la terreur la précede, la mort l'accompagne; tous les forfaits se pressent à sa suite. Sont-ce des hommes! Non; c'est le lion furieux que le génie de *Billaud* réveille: ce sont apparemment les jurés de *Dumas*, les juges de *Fouquier*, les patriotes de *Collot*. Sans doute les maximes de *Robespierre*, les images de *Marat*, les

mânes de *Carrier* sont au milieu d'eux. A leur aspect, qui ne seroit saisi d'épouvante !

Un instant, quelques braves vous font un dernier rempart de leur corps ; un instant, la terreur que les assassins apportoient, leur est renvoyée ; un instant, les tigres se réplient. Mais bientôt appuyés d'un affreux renfort, ils se précipitent ; & la valeur doit céder au nombre. Sans armes, à-peu-près seul (1), *Feraud*, l'intrépide *Feraud*, reste devant eux. Il dit (on a recueilli ses paroles) : « J'ai été plus d'une fois atteint du fer de l'ennemi. Voilà mon sein couvert de cicatrices, je vous abandonne ma vie, frappez ; mais ne profanez pas le sanctuaire des loix. » Les tigres ne l'écoutent point. Alors,..... ô dernier effort de la vertu qui s'humilie devant le crime ! eh ! que ne fait-on pas pour sauver la patrie ! il prie, il presse, il conjure, il implore, il tombe à leurs genoux, rien ne les touche. Eh bien, vous passerez sur mon corps ! s'écrie-t-il. Il a dit, il se jette ; les barbares vont le fouler aux pieds.

Quelques amis le relevent à peine & l'entraînent. Il rentre couvert de sueur, chargé de poussiere, brisé de fatigue, hors d'haleine, haletant, épuisé. Il entre ; la foule impie entre avec lui. Vous les avez vus inonder la salle, toutes les tribunes, tous les corridors, toutes les issues, se jetter entre nous, vous cerner, vous serrer sur vos places, assiéger votre président, s'emparer de la tribune même & s'entasser sur le

(1) Cinq à six braves seulement resterent auprès de lui : le général *Fox*, le citoyen *Dupuis*, lieutenant de vaisseau ; *Lauze Duperret*, le fils de l'un des vingt-deux martyrs de la République ; *Rongé de Lille*, bientôt après être blessé d'un coup de feu à côté du président ; enfin *Paturel*, employé à la commission des hôpitaux. Celui-ci resta constamment auprès du président dont il ne cessa de prendre les ordres, & même il osa se porter défenseur de plusieurs représentans attaqués par les factieux.

bureau. Qui pourra donc, à l'audace que le crime montre dans ſes premiers ſuccès, aſſigner le terme où il entend s'arrêter ?

Repréſentans, voici l'inſtant fatal. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de recueillir toutes mes forces & d'appeller les vôtres. Ah ! s'il me faut tout raconter, vous avez à remplir un devoir non moins douloureux ; vous devez tout entendre. Le préſident donnoit des ordres ; l'adjudant-général *Liebault* les recevoit. Les furieux apperçoivent le guerrier : trente ſabres ſont levés ſur lui. *Feraud* voit l'innocent menacé, il retrouve des forces, il vole au ſecours de l'inconnu. Entre la victime & les aſſaſſins il s'élance ; il s'élance les bras étendus, les bras déſarmés :..... magiſtrats ! citoyens ! ſoldats de la patrie ! vous tous, vous ne le croiriez pas, ſi vos repréſentans n'en avoient été les témoins : citoyens, c'eſt-là qu'ils l'ont frappé ! il a chancelé ſur ces marchés ! au pied de cette tribune il eſt tombé, ſans dire un mot, ſans pouſſer un cri ! c'eſt-là qu'ils ſe ſont acharnés ſur lui, qu'ils l'ont criblé de leurs piques & de leurs bayonnettes ! c'eſt delà qu'ils l'ont traîné par les cheveux ! c'eſt là-bas qu'à coups de coûteau.... lui reſpirant encore !.... je vous épargne d'autres horreurs :... c'eſt là-bas qu'ils ont haché ſa tête.... auſſi-tôt miſe ſur une pique ! apportée ici, promenée au milieu de vous ! dépoſée pendant pluſieurs minutes ſous les yeux, preſque ſous la main de votre préſident !

O forfait ! ô attentat d'une eſpece inouie ! ô jour de deuil & d'un deuil éternel ! le ſanctuaire des loix violé ! la ſouveraineté nationale méconnue ! la majeſté du peuple foulée aux pieds ! le fer dans les entrailles de la repréſentation ! O jour de deuil & d'un deuil éternel ! ce que ſix cent mille braves armés contre nos droits n'avoient pu faire, quinze cent vils aſſaſſins l'ont fait ! Envain les innombrables ſoldats de la

patrie triomphent pour le peuple français : le peuple français vient d'être frappé.

Cette fois encore ils l'ont frappé dans un de ses plus estimables défenseurs. Les vertus publiques, vous le savez, se composent des vertus privées. On n'aime sa patrie que comme on n'aime ses semblables ! & on ne les sert que comme on les aime. Qui n'est ni bon ami, ni bon fils, ni bon parent, ni bon pere, ne sauroit être bon citoyen. *Feraud* portoit dans son cœur la piété filiale, l'amour de ses proches, l'attachement inviolable à ses amis, le respect aux enfans, aux femmes, aux vieillards, à l'innocence & à la foiblesse, à la misere & au malheur. Demandez à sa famille qui n'espéroit qu'en lui, aux amis de son enfance qu'il s'étoit conservés, à cette foule d'innocens persécutés, pour lesquels, dans le silence, en dépit de la tyrannie soupçonneuse, il prépara la sainteté de l'asyle ; à la multitude de nos défenseurs auxquels il prodigua les soins de l'hospitalité ; demandez même à quiconque, au sein de cette commune, passoit quelques jours avec lui dans la demeure où il ne faisoit qu'un séjour momentané ; interrogez tous ceux qui le connurent : par-tout, par-tout on vous répondra par des sanglots.

Ainsi, par son attachement à ses devoirs, il mérita de représenter le peuple ; & il le représenta dignement. Toutes ses paroles aux premiers temps de la Convention, furent dirigées contre l'exagération, le terrorisme & l'anarchie. D'un patriotisme brûlant, il étoit sage & modéré dans ses principes : on l'entendoit répéter souvent que jamais le crime n'étoit profitable ; qu'il n'y avoit que les vertus qui pussent fonder la République. Eh ! qui de nous pourroit avoir oublié quelle fut sa conduite dans une circostance infiniment critique ?

Une partie de la poudriere de Grenelle venoit de sauter. Sur l'heure *Feraud* se rend au lieu du péril. Il y avoit à craindre une seconde explosion plus forte encore que la premiere. Tous les élémens qui pouvoient la produire existoient. Personne n'approchoit, chacun vous crioit de ne pas approcher. *Feraud* n'écoute que son devoir, il s'élance sur ce sol volcanisé. Au milieu des débris fumans il donne des ordres avec un imperturbable sang-froid. Il secourt, de ses actions & de ses paroles, les blessés & les malheureux. Il dévelope en ces momens terribles toutes les grandes vertus qui honorent l'humanité; toutes les douces vertus qui la font chérir, il les développoit dans l'intimité de la vie privée. Demandez à tous ceux de ses collegues qui l'observerent & le virent de près : les compagnons de ses travaux ont perdu en lui leur meilleur ami, & ne s'en consoleront pas.

Cependant l'étranger, descendu des Pyrénées, entamoit nos frontieres : *Feraud* court les défendre. Il trouve dans son pays natal une armée espagnole & point d'armée française. Génie créateur, il organise à la fois de nombreux bataillons & de grandes victoires. Actif, infatigable, intrépide, il parcourt de Bayonne jusqu'au val d'Aran la chaîne des montagnes. A travers les gorges & les précipices, il pénetre dans la Navarre espagnole & dans l'Arragon, les forces de l'ennemi sont divisées; le fier Espagnol est réduit à la défensive. Alors ramenant un regard filial sur la vallée d'Aure, vallée chérie, pays natal, *Feraud* s'échape de la grande armée; en hâte il rassemble les guerriers de la Nieste; à leur tête il s'avance vers le port de Vialfa, attaque l'Espagnol retranché sur des précipices, le bat, le disperse, le pousse d'abymes en abymes. Par cette expédition hardie il préserve de tout malheur le hameau pater-

nel ; il préſerve de toute attaque ſon département des *hautes Pyrénées*, il couvre en même temps & le *Gers* & la *haute Dordogne*, & de vaſtes pays où vous chercheriez vainement une place forte. Allez cependant, allez dans cette vallée d'Aure, dont il fera toujours la gloire ; dans ces montagnes auxquelles il rendit leur indépendance, dans ces départemens dont il fut le libérateur ; allez répandre aujourd'hui cette affreuſe nouvelle : *Feraud* n'eſt plus ! Vous n'entendrez qu'un lugubre concert de gémiſſemens.

Des Pyrénées, la victoire & ſon courage l'appellerent ſur les bords du Rhin. Allez aux ſoldats de la patrie, avec leſquels il entra vainqueur dans Worms, Bingen, Coblentz, Manhein & le fort du Rhin, avec leſquels tout récemment il ſupportoit l'âpreté d'un dur hiver, dans le camp ſous Mayence, au poſte le plus dangereux ; allez à ces grenadiers que, le 17 germinal encore, il guidoit juſques dans les retranchemens ennemis ; allez dire que leur ami, leur compagnon, leur frere d'armes, celui qui partageoit toutes leurs privations & toutes leurs fatigues ; celui qui reçut au milieu d'eux tant d'honorables bleſſures (1), celui qui cent fois mit en fuite l'Anglais & l'Autrichien réunis ; allez leur dire qu'il vient de tomber ici, ſans défenſe, ſous les coups de quelques brigands ! Vous n'entendrez qu'un cri de douleur & d'indignation.

Et l'habitant du Palatinat, auquel il épargnoit, autant que poſſible, les maux inſéparables de la guerre ; les priſonniers qu'il traitoit avec tant d'humanité ; les généraux autrichiens avec leſquels il n'étoit fier, dur, intraitable qu'aux jours des ba-

(1) Depuis un an, il avoit une balle dans le corps.

tailles ; oui, l'ennemi, l'ennemi même, en apprenant sa fin tragique, lui donnera des larmes.

Certes, ce dut être un grand bonheur, sinon pour nous, du moins pour lui, qu'il fût absent de Paris en 1793, le 31 mai. Qu'ai-je dit ! quel temps j'ai rappellé ! quel souvenir m'a saisi ! l'anniversaire du 2 juin, c'est aujourd'hui. Eh! qui nous rendra d'autres représentans non moins courageux & non moins fideles ? nos amis, qui nous les rendra ? qui pourra rendre à la République la plupart de ses fondateurs ! qui consolera cette tribune veuve de ses plus grands orateurs ? cette tribune qu'ils honoroient de tant de vertus, de tant de talens, de tant de savoir, & d'où ils sont descendus pour monter sur l'échafaud, sur l'échafaud de *Barneveld* & de *Sydney !* échafaud glorieux sans doute, à jamais glorieux, mais qui nous a causé des pertes long-temps irréparables. C'est aujourd'hui le 2 juin ! & deux années se sont écoulées ! ma douleur, ma douleur profonde le cède encore à mon étonnement. Quoi ! le 2 juin a pesé sur nos têtes & ne nous a pas tous écrasés ! A travers dix-huit mois de proscriptions, de massacres & de tyrannie, la Convention nationale a pu passer ! Nous vivons ! nous vivons ! Cependant que fait *Marat*, qu'est devenue l'horrible montagne, que sont devenus ses complices ? où donc est-il, ce farouche *Robespierre* ! dans les abymes du néant, sous l'exécration de ses contemporains & des siecles ! Ils ont péri victimes de leurs propres fureurs, ces mortels ennemis du peuple & de la représentation nationale ; & le peuple a vaincu ! & la représentation nationale est debout ! terrible exemple pour quiconque seroit tenté de les imiter !

Il est vrai pourtant que la vengeance nationale fut trop lente. Il ne tint pas à *Feraud* qu'on

en précipitât le cours. C'étoit en ſon abſence qu'on avoit opprimé la Convention ; il fut préſent quand il la fallut délivrer. Libérateurs du 9 thermidor, avec vous il marcha, le ſabre à la main, contre la commune ; il vainquit avec vous. Mais, on n'en peut douter maintenant, la victoire de ce jour ne fut pas aſſez promptement complete. Si les attentats du 2 juin avoient été tout-à-fait & plutôt punis, *Feraud* ne ſeroit pas mort le 1.er prairial.

Pourquoi faut-il qu'il ait quitté l'armée ? pourquoi faut-il qu'il ſoit revenu parmi nous ! C'étoit depuis deux décades ſeulement ; le 8 floréal il arrivoit. Il vous rendoit compte de ſa miſſion dans des termes auxquels ſa fin vient de donner un caractere en quelque ſorte religieux. Je veux vous les rappeller, je vais lire ; je craindrois trop de changer ſes paroles :

» Je ſuis, diſoit-il, l'organe fidele des ſentimens de cette brave armée (*l'armée du Rhin & de Moſelle*) : ils ſont tous pour la République & pour la Convention nationale ; ils ſont tous pour la juſtice & la vertu dont vous avez invariablement aſſuré le triomphe. Ah ! pourquoi ceux qui veulent encore ſecouer les torches de la diſſenſion & du déſordre, déchirer le ſein de notre patrie, en faire une vaſte priſon, l'abreuver de ſang & de larmes, ne ſont-ils pas témoins de la haine & de l'horreur qu'ils inſpirent à nos braves, & de l'imperturbable réſolution que ceux-ci ont priſe de ne plus tolérer ces temps d'infamies & d'horreurs ! »

C'étoit le 8 floréal qu'il parloit ainſi, & dès le lendemain ſon activité bienfaiſante embraſſoit une occupation nouvelle : nuit & jour à cheval, il s'efforçoit d'aſſurer l'arrivage des ſubſiſtances de Paris. Cité malheureuſe, quel prix il a reçu, dans tes murs, des ſoins qu'il prenoit de toi !

Ce digne député du peuple, ce vrai patriote, cet excellent fils, savez-vous ce qu'il nous disoit le matin du premier prairial ? savez-vous quels vœux il formoit ? étoit-ce un dernier effort de la nature dont l'instinct l'avertissoit ? étoit-ce pressentiment secret de son heure fatale ? je n'oserois l'assurer, mais enfin, le besoin le plus pressant de revoir son pays natal faisoit palpiter son cœur. » S'il est vrai que j'ai bien servi la patrie, s'écrioit-il, je ne demanderai, quand le calme sera revenu, qu'une récompense à la Convention, ce sera qu'elle m'accorde quelques jours pour aller dans les Pyrénées embrasser mon vieux pere....» Infortuné ! tu ne les reverras point tes montagnes, ni ta vallée d'Aure, ni les rives fortunées de la Nieste & de l'Adoure ! tu ne reverras point l'amante qui t'étoit promise ! ton vieux pere, tu ne l'embrasseras pas. Jamais ! jamais !

Il avoit à peine trente ans, quand il fut chargé de remplir sa premiere mission publique : c'étoit d'apporter le vœu de son district, à la fédération de 90. Au ressouvenir de quelques circonstances de cette époque, quel cœur français ne se sent ému ? Qui ne se rapelle avec attendrissement qu'alors c'étoit, sur toute la vaste étendue du territoire, l'image d'une immense famille étroitement unie ! DOUCE FRATERNITÉ, PAIX CHARMANTE, ACCORD DE TOUS LES CITOYENS ENTR'EUX, QUAND DONC REVIENDREZ-VOUS CONSOLER CES RÉGIONS DÉSOLÉES ! JE NE SAIS QUEL GÉNIE MALFAISANT A SOUFFLÉ L'ESPRIT DE DIVISION AU MILIEU DE NOUS. NOS QUERELLES CIVILES ONT TOUT ALTÉRÉ. ELLES ONT ALLUMÉ DANS NOS AMES LES PASSIONS VIOLENTES. NOUS QUI SAVIONS TANT AIMER, ON DIROIT QUE NOUS NE POUVONS PLUS QUE HAIR. JE RECONNOIS

LA MAIN DE LA TYRANNIE QUI, POUR REGNER, DIVISA; JE RECONNOIS LA MAIN DE L'ÉTRANGER QUI NE PEUT NOUS VAINCRE QU'EN NOUS DÉCHIRANT. AU NOM DE LA PATRIE, CITOYENS, REPRENONS LES SENTIMENS D'UNE AFFECTION MUTUELLE. REPOUSSONS LES RESSENTIMENS PERSONNELS, GARDONS-NOUS DES LACHES VENGEANCES; SUR-TOUT N'IMITONS PAS LES HOMMES DE SANG DANS LEURS FUREURS. CE SONT ENCORE DES HOMMES DE SANG QUI OUVRENT LES PRISONS, ET QUI Y MASSACRENT DES MALHEUREUX SANS DÉFENSE; L'HOMME DE BIEN NE REMET SA VENGEANCE QU'A LA LOI. LA LOI NE PARDONNE POINT LE CRIME; MAIS ELLE EXCUSE L'ERREUR. CITOYENS, DES JUGES ET LA MORT AUX PERFIDES ARTISANS DE NOS DISCORDES; LA MORT A CEUX QUI ONT SCIEMMENT ÉGARÉ, PERVERTI, CORROMPU NOS FRERES; MAIS A NOS FRERES EGARÉS, L'AMNISTIE.... VOUS NE LEUR RENDREZ POINT LEURS ARMES! ILS FURENT TROMPÉS, ILS POURROIENT L'ETRE ENCORE. ON NE REND POINT A L'ENFANT L'INSTRUMENT DONT IL S'EST BLESSÉ. MAIS CETTE COMMISERATION TENDRE QUI S'ACCORDE A L'IGNORANCE ET A LA FOIBLESSE, NE LA LEUR REFUSONS PAS. Citoyens, s'il eſt vrai que dans cette enceinte beaucoup de vos députés aient ſouffert pour vous, s'il eſt vrai que pour le maintien de vos droits, preſque tous, à différentes époques, ils aient affronté les fers, l'exil & la mort, tous enſemble, j'oſe m'en porter le garant, ils vous en demandent une récompenſe, la ſeule qu'ils veuillent recevoir, la ſeule qui ſoit digne de leurs amis ſacrifiés: ils vous demandent le pardon des injures, à nos freres égarés l'amniſtie. Et que j'aimerois à voir bientôt à ce champ de Mars où le peuple français s'étoit fédé-

ré ; que j'aimerois à voir dans une ſolemnité plus auguſte, au jour de la ratification définitive d'une Conſtitution républicaine ; que j'aimerois à voir le peuple français célébrer *la fête de la réconciliation!*

Mais, je le répete, la mort aux chefs coupables! Ce ſont eux qui, pour aſſaſſiner la liberté, ont aſſaſſiné un repréſentant du peuple, l'ont aſſaſſiné dans cette enceinte, l'ont aſſaſſiné dans ſes fonctions ; & le premier coup dont ils nous ont atteints, n'étoit que le prélude des coups qu'ils nous avoient deſtinés.

Lorſque vos délibérations commencoient, lorſque déja de cette tribune publique, les cris des révoltés ſe faiſoient entendre, inſenſé que j'étois! j'appellois contr'eux les hommes même de la montagne. *Tous enſemble écraſons les ſéditieux!* m'écriois-je : *uniſſons-nous pour ſauver la patrie!* Repréſentans, vous applaudiſſiez : eux auſſi applaudiſſoient ; eux auſſi ſe levoient en ſigne d'adhéſion. Les perfides ! Et leurs glaives étoient aiguiſés ! Et ils alloient tirer leurs poignards ; & les piques du 2 ſeptembre devoient être, par leurs ordres, tout-à-l'heure dirigées ſur nous !

On ſavoit déja, par l'hiſtoire de leurs attentats dans une autre journée, qu'au beſoin ils oſoient appuyer, de leurs voix impies, les voix des conjurés ; mais il y manquoit ce trait abominable qui n'appartient qu'au premier prairial : c'étoit que des hommes inveſtis d'un caractere de repréſentation, conſentiſſent à n'être que les bras miniſtres, que les vils échos de quelques brigands. Ce que vouloit une populace effrénée, ces repréſentans le vouloient ; ce qu'elle dictoit de plus injuſte & de plus abſurde, ils ne rougiſſoient pas de l'écrire ! ce qu'elle demandoit de plus criminel, ils ne craignoient pas de le motionner ! Que dis-je?

Ne vous ont-ils pas arrachés de vos places pour vous resserrer dans une situation plus commode aux meurtriers projets de leurs ficaires ! Ne vous ont-ils pas, entre deux haies de piques menaçantes, fait passer sous le joug ? Ne vous ont-ils pas ordonné de délibérer, là, près du bureau, sur cet espace étroit, de toutes parts dominé de leurs bandes, dans le cercle fermé par leurs furies, devant l'amphithéâtre chargé de leurs septembriseurs ! Ne vous ont-ils pas entassés comme un vil troupeau dont on compte les têtes ? Vos têtes, en attendant qu'ils les pussent abattre, ils les vouloient compter : ils demandoient l'appel nominal !

Citoyens ; pendant neuf heures nous sommes restés dans cet état d'avilissement, de dissolution & d'angoisse. Citoyens, pendant neuf heures, le peuple français n'a pas eu d'autre représentation que celle des assassins qui sous leurs poignards nous tenoient en réserve pour le moment du signal convenu. Regardez attentivement : vous verrez quelques-uns des bancs où nous sommes assis, marqués de coups de sabres. Portez ici vos yeux : ici sont les traces des balles destinées à la tête du président de la Convention (1). Et vous, mes généreux collegues, les connoissez-vous-bien tous les dangers que vous avez courus ! Savez-vous qu'à minuit votre sort étoit décidé ; à minuit, tout ce qui n'étoit pas de *la Crète*, n'étoit plus de la Convention ; tout ce qui n'étoit plus de la Convention, étoit hors la loi. Hors la loi, en présence des bourreaux ! A minuit ! & l'horloge marquoit onze heures & demie.

(1) Elles ont sifflé aux oreilles & passé sur les têtes des représentans *Saint-Martin* & *Dussaulx*, tous deux au bureau dans ce moment.

Oh ! si le crime savoit en effet combiner tous ses plans & calculer tous ses moyens ! mais un génie protecteur des gens de bien ne le souffre pas ; il veut que les méchans soient frappés d'un esprit de vertige ; qu'au sein même de leurs succès ils s'embarrassent dans leur marche ; qu'ils se fourvoient dans leurs propres embûches, & qu'ils y tombent empêtrés.

Tandis qu'ils vous tenoient esclaves, vos comités demeuroient libres, vos comités préparoient votre délivrance (1). Si de cette troupe impie, seulement le tiers se fût présenté pour les dissoudre, c'en étoit

---

(1) J'ai cru devoir rapporter dans une note, l'un des arrêtés que les comités de gouvernement prenoient & qui fut approuvé par la Convention nationale, redevenue libre.

COMITÉ DE SURETE GENERALE.

Du 1.er Prairial, l'an 3.me de la République française, une & indivisible.

Les Comités réunis, convaincus, d'après les renseignemens qui leur ont été donnés & les libelles qui ont été répandus, que le projet des directeurs du mouvement qui s'exécute contre la Convention, n'a pour but que d'anéantir la liberté ; & que pour y parvenir plus sûrement ils veulent prescrire leurs volontés à la Convention qu'ils tiennent dans l'oppression, & lui arracher des décrets qui détruisent la République & le Gouvernement, & laissent les factions & l'anarchie rétablir leur empire ; se rappellant qu'aux premiers jours de la liberté, & lorsque l'ancien tyran voulut l'anéantir dans son berceau, le jeu de paume servit d'azile aux Représentans dévoués à la cause de la liberté ;

Arretent que les comités de salut public, de sûreté générale & militaire, ne reconnoîtront aucun décret qu'on leur présenteroit au nom de l'Assemblée nationale, jusqu'au moment où ils pourront communiquer librement avec elle, & qu'elle pourra délibérer avec liberté ;

Que les membres des Comités ne quitteront leur posté

fait. Plus de moyens de ralliement pour les citoyens fideles, pour la patrie plus de salut, pour nous plus d'autre destinée que la mort.

Les conjurés n'y songerent pas, ou plutôt ils y songerent trop tard : trop tard ils rendirent le prétendu décret qui anéantissoit votre gouvernement ; ils le rendirent trop tard, mais de cinq minutes seulement.

A la tête d'une bande digne de lui, l'un d'eux sortoit ; le papier terrible en main. Je vais signifier le décret à ses comités, disoit il ; je le leur ferai reconnoître ; je le ferai exécuter, ou je périrai.

Eh oui, brigand, tu périras. Le trône du terrorisme, ses dix mille prisons, ses dix mille échafauds ne seront point relevés. Nous sauverons nos vieillards, nos enfans, nos femmes, les talens, les vertus, la République. La sanglante anarchie ne nous rendra pas le despotisme odieux. Un roi, cent rois, cent tyrans, ne s'éleveront pas sur ce magnifique empire. Comme l'infortunée Pologne, la France ne sera point déchirée des mains de ses propres enfans, envahie par ses voisins, divisée entr'eux, rayée du nombre des puissances. Oui, brigand, oui, tu périras.

Il traversoit le sallon de la Liberté lorsqu'une colonne républicaine se présente, c'est la section

---

qu'autant qu'ils seront chargés de suivre l'exécution de quelques arrêtés des comités, jusqu'à ce que la liberté de la Convention nationale soit rétablie.

Signés Defermon, Tallien, Doulcet, Kervelegan, Laporte, Fréron, (du comité militaire), Délecloy, C. Alex. Ysabeau, M. J. Chénier, Pierret, Varlet, Treilhaid, Clauzel (membre du comité militaire), Mathieu, Pemartin, J. S. Rovere, Pierre Guyomar, Calès, Rabaut, Monmayou, Sevestre, F. Aubry, Goffuin, Perrin, Gamon, Auguis, Bergoeing, Courtois.

le

le Pelletier : qu'elle reçoive le tribut d'éloge qui lui est dû ! *Delmas*, *Legendre* & *Delecloy* la conduisent. arrêtés par l'obstacle qu'ils n'attendoient pas, les conspirateurs rentrent, tranquilles encore parce qu'ils sont maîtres de l'intérieur & des autres issues où ils ne croyoient pas pouvoir être attaqués.

On les y attaque. Contre mille fers parricides trois représentans du peuple, *Mathieu*, *Bergocing*, *Kervelegan* sont obligés de croiser le fer. *Kervelegan* sur-tout, c'est une justice que tous aiment à lui rendre, brave homme ! on diroit qu'à travers sa longue proscription, un rare bonheur le sauva pour qu'il revînt sauver son pays. Intrépide, impétueux, terrible, il se fait jour à travers les bourreaux. Un moment la phalange horrible & profonde recule, s'inquiete, s'étonne ; mais enfin le nombre l'emporte, le sang d'un représentant coule encore ; *Kervelegan* reçoit une large blessure, les siens sont repoussés.

Soudain ils reviennent à la charge. Sur les pas d'*Auguis*, de *Mathieu* de *Fermont*, de *Rabaut-Pommier*, de *Vitet*, de *Fréron*, de *Legendre*, de *Bergocing*, de *Chénier*, quelques braves s'élancent : c'est *Malo*, victime long-temps dévouée à l'échafaud pour cause de fédéralisme ; il est fédéraliste encore, car il combat pour la Convention ; *Diétrich* le fils : infortuné jeune homme ! du temps de la tyrannie son pere a monté sur l'échafaud, il venge aujourd'hui son pere en délivrant la Convention ; le général *Fox* & quelques soldats de la patrie : ceux-là possedent le métier des armes ; mais je vois avec eux *Charles-Hiff*, *Jullian*, *Martinville* & plusieurs dont je cherche les noms, tous écrivains polémiques, ils prouvent dans cette circonstance que, quand la patrie l'appelle, l'homme de lettres fait aussi manier l'épée. Comme ils combattent cependant, plusieurs des sections fidelles sont accourues : *Fontaine-Grenelle*,

Gardes-Françaises: *Contrat-Social*, *Mont-Blanc*, *Guillaume Tell*, *Brutus*, & cette autre dont on ne peut jamais prononcer le nom sans un vif sentiment de reconnaissance, *la Butte-des-Moulins* (1). Elles avancent, elles entrent, elles débouchent de toutes parts, par toutes les issues, au pas de charge, tambours battans, drapeaux déployés, baïonnettes en avant. Les brigands, restés dans l'intérieur, pâlissent & ne tentent pas même l'événement d'un combat. Vils assassins, ils avoient du courage lorsque, sous leurs baïonnettes, nous étions sans armes; maintenant les voilà qui s'écrient, qui se poussent, qui se renversent dans leur fuite précipitée: en un instant leur bande a disparu.

Peuple français, vous étiez arraché à vos plus imminens périls; mais la patrie n'étoit pas sauvée encore.

Rappellerai-je les derniers efforts des conspirateurs, leurs entreprises du lendemain, les combats & les victoires des bons citoyens rangés autour de la Convention? rappellerai-je comment l'assassin de *Feraud* fut arraché à son juste supplice, quelle audace impie ranima les conjurés, quelle sainte audace enflamma vos défenseurs; comment, pour étouffer le crime dans son repaire, marcherent ensemble les sections fideles (2); ces

---

(1) Le brave commandant de la Butte-des-Moulins, *Raffet* étoit le commandant de la force armée, le soir du 1.er prairial.

(2) Les représentans *Delmas*, *Goffuin*, *Bodin* & *Dentzel*, tous membres du comité militaire, ont efficacement contribué au succès de quatre journées: *Goffuin* & *Courtois* se sont réunis à leurs collegues *Bodin*, *Seveſtre*, *Auguis*, *Vernier* & *Freron*, qui conduiſoient les colonnes contre le faubourg Antoine; pendant que *Delmas*, *Gillet* & *Aubry* dirigeoient leur marche, *Dentzel* défendoit l'arſenal contre les attaques réitérées des révoltés.

jeunes gens, généreux volontaires de la République, & la vaillante élite de vos départemens; comment auſſi les ſoldats de la patrie, depuis long-tems accoutumés à combattre l'anglais du dehors, vinrent combattre & déſarmer l'anglois du dedans! Je le ferois, ſi je n'écoutois que mon zele, mais le jour n'eſt pas arrivé; vos comités préparent un rapport; vous ſaurez tout.

Ce que je ne puis renvoyer à un autre tems néanmoins, c'eſt le récit de quelques-unes de ces actions ſublimes dont l'éclat venant à réjaillir ſur tout un peuple, efface au milieu de lui bien des tâches, & ſuffit pour couvrir de longues erreurs. Un moment je m'arrêterai ſur ces doux tableaux, comme après une marche pénible & longue, le voyageur fatigué, venant à rencontrer quelque ſite enchanteur, s'aſſied, contemple & ſe repoſe avec délices.

Mais ici la difficulté du ſujet m'étonne. Comment exprimer aſſez bien la tendre inquiétude des amis, des parens, des freres; la ſollicitude & le dévouement des amantes & des meres, des meres errantes autour de cette enceinte, & s'efforçant d'y pénétrer, du moins pour y mourir? Comment rendre la joie, la joie religieuſe de quelques épouſes qui, plus heureuſes ou plus intrépides, oſerent ſe mêler parmi les brigands, affecter juſqu'à leur langage, parvenir juſqu'à leurs époux, s'aſſeoir à leurs côtés, & ne pouvant plus les ſauver, ſe complaire du moins dans cette penſée qu'elles étoient aſſurées de ne leur pas ſurvivre? La généreuſe ardeur de cette jeuneſſe criant ſecours & vengeance à la Convention, demandant des chefs, des armes & le ſignal d'un combat inégal, comment la peindre?

On ſait que ce fut le général *Menou* qui commanda, dans la ſoirée du quatre, l'expédition dont le ſuccès eſt aſſez connu.

comment donner assez d'éloges aux défenseurs de la patrie, chasseurs, invalides, vétérans, carabiniers. Je ne rapporterai de ceux-ci qu'un mot qui ne s'oubliera pas: *depuis trois jours notre pain est pour Paris; aujourd'hui notre sang est pour la représentation*! Sur-tout le moyen de rendre le tranquille courage, le sang-froid magnanime du président de la Convention! L'inaltérable calme de sa figure, signe assuré du calme de son ame! un des scélérats lui disoit: *Si tu ne fais cesser ce bruit, si tu ne fais délibérer l'assemblée, je te coupe la tête.* Un autre, beaucoup d'autres, lui apportoient successivement différens écrits qu'ils appelloient des motions. Ils lui disoient: *nous n'avons pas besoin de ton assemblée: Le peuple est ici, tu es le président du peuple. Signe, & le décret sera bon. Signe, ou je te tue* (1). Lui, tranquille, répondoit: *pour moi la vie est peu de chose, mais prenez garde; vous parlez de commettre un grand crime: je suis représentant du peuple, je suis président de la Convention.* Il répondoit ainsi, ne faisoit pas délibérer, & ne signoit rien. *Boissy-d'Anglas*, je te vote au nom de la patrie des remercîmens qu'elle ne désavouera point. Tu as doublement mérité d'elle: tu l'as servie, & tu l'as honorée.

N'oublions pas aussi, qu'au moment où ses forces épuisées dans les cruels travaux de cette présidence, l'obligèrent à revenir prendre au milieu

(1) Comme le discours étoit à l'impression, *Boissy-d'Anglas* m'a appris des faits que je suis fâché de n'avoir pas sus plutôt. Les factieux lui demandoient avec violence *la mise en liberté des patriotes*; ils venoient le sommer d'ordonner l'appel nominal, afin qu'ils pussent mettre *hors la loi* les députés qui ne se trouveroient pas actuellement à leur poste. Un d'eux soutenoit qu'il falloit nommer *un Tribun du Peuple*; un autre, que la patrie ne pouvoit être sauvée que par un seul homme.

de nous une situation un peu moins pénible, il trouva, pour le remplacer, un homme héritier du même courage au milieu des mêmes dangers (1).

Et vous qui, n'étant appellés qu'à nos fêtes, avez voulu partager nos détresses, vous qui, prévenus du péril, avez solemnellement déclaré que vous entendiez associer vos destinées aux nôtres, ambassadeurs des puissances amies, dignes alliés, recevez les expressions de la reconnoissance d'un peuple qui ne sait point reconnoître à demi. Un triste spectacle a long-temps affligé vos regards; mais songez que c'étoit l'effort suprême du crime dans sa longue lutte avec la vertu. De grandes tempêtes avoient soulevé notre population toute entiere; tout ce qu'il y avoit d'écume a dû surnager un instant; mais après quelques heures de calme, la masse immense en restera plus pure: si dans ce dernier combat nous n'avons eu que quinze cents brigands à vaincre, il nous a fallu vaincre en eux tout ce que leurs suggestions, leurs intrigues, leurs manœuvres détestables égaroient de citoyens foibles. Il a fallu vaincre en eux toutes les passions réunies, tous les vices conjurés, presque tous les crimes vivans que le génie de la destruction ait pu de toutes parts vomir sur nos contrées, toute l'horrible élite des plus affreux scélérats qu'un monde d'ennemis ait rassemblés contre nous. Après ce grand triomphe, la nation française n'en voit plus qui soit impossible. Elle va mettre à la place

(1) *Vernier*. Il voyoit *Boissy-d'Anglas* extrêmement fatigué & dans un grand danger. Il reclama cette présidence si périlleuse qui lui appartenoit. Il insista avec tant de force & de persévérance, qu'enfin *Boissy-d'Anglas* se rendit. On sait quel danger *Vernier* a couru. J'aurois voulu savoir plutôt cette circonstance, qui n'honore pas moins le président qui quittoit le fauteuil, que celui qui le venoit prendre.

de l'arbitraire la justice, au lieu de la terreur la concorde, sur les traces de l'anarchie la vigueur des loix; dans sa constitution, bientôt prête, la sagesse des institutions & leur force, la garantie de tous contre *l'insurrection partielle*, qui n'est que l'usurpation de quelques-uns; la démocratie & non la démagogie; la liberté & non la licence; le gouvernement républicain & non la tyrannie populaire: elle va mettre enfin, à côté des triomphes guerriers, la modération. Annoncez-le à vos gouvernemens dont l'alliance nous est précieuse & chere; & si même les puissances belligérantes tentoient d'établir avec vous des rapports qui nous concernassent, ne dites pas, si vous voulez, ne dites pas à ces rois vaincus que cette nation est invincible: dites-leur seulement qu'en effet il peut y avoir quelque péril à combattre encore un tel peuple, mais qu'il n'y en a plus à rechercher son amitié. Dites, & ajoutez que tous ces heureux changemens seront les fruits d'une seule victoire, de la victoire la plus difficile, sinon la plus glorieuse, de la victoire remportée sur l'anarchie le 4 prairial.

C'est ton sang qui nous l'a value, généreux *Feraud*! C'est ton sang qui a suscité des vengeurs à la liberté. Défenseur des droits du peuple & de sa majesté, ami de la convention, repose en paix, que tes mânes s'appaisent & se rassurent: les partisans de la terreur sont terrassés; le sanctuaire des lois est libre; la patrie n'est plus en danger.

Un jour je demanderai, je t'en fais la promesse, je demanderai à la Convention qu'elle soutienne, qu'elle console la vieillesse de ton pere. Je demanderai que la reconnoissance nationale prodigue ses bienfaits à la vallée d'Aure & sur les deux rives de la Nieste & de l'Adoure, pays de l'âge d'or,

heureux pays qui te vit naître. Je demanderai encore qu'à l'inscription décrétée pour ta tombe, on ajoute sur le marbre froid, ses paroles brûlantes, les dernieres que tu aies proférées : *J'ai été plus d'une fois atteint du fer de l'ennemi; voilà mon sein couvert de cicatrices, je vous abandonne ma vie, frappez; mais respectez le sanctuaire des lois.* Je demanderai qu'on les grave ; & puis nous irons sur ta tombe nous y conduirons nos épouses & nos fils. Nos épouses te donneront des larmes ; elles connoissent trop bien les pressans dangers qui nous environnent dans ce poste éminent. Elles pleureront sur toi, notre ami, & peut-être aussi elles pleureront en secret sur nous-mêmes. Mais nos fils ! nos fils envieront ton sort. Nos fils apprendront de bonne heure qu'il n'y a rien de si désirable que de souffrir & de tomber pour son pays ; que quiconque meurt comme toi, ne meurt pas ; & qu'après tout, elle est noble, utile à l'état, utile au monde, l'ambition qui fait que quelques individus préférent au stérile avantage de traîner sur cette terre quelques jours de plus, l'avantage inappréciable de laisser dans la mémoire des hommes, de grands exemples à reproduire & de belles actions à renouveller.

Magistrats, citoyens, soldats de la patrie, revenus au sein de vos familles, vous direz : « Par un forfait exécrable sans doute, un député du peuple est mort, il est mort un homme digne d'un éternel regret ; mais à ce prix la patrie est sauvée ». Amis, séchons nos pleurs, il n'y a plus que des actions de graces à rendre au génie tutelaire de la République.

Certifié conforme à l'original :

Signé MATHIEU, *président* ; HENRY-LARIVIERE, BOURSAULT, GAMON, *secrétaires.*

358

DÉCRET

Du 14 Prairial, l'an troiſieme de la République françaiſe, une & indiviſible.

LA CONVENTION NATIONALE DÉCRÈTE l'impreſſion du diſcours du repréſentant du peuple *Louvet*, ſur l'aſſaſſinat du repréſentant du peuple *Feraud*, la diſtribution de ce diſcours, au nombre de ſix exemplaires, à tous les membres de l'Aſſemblée, l'envoi aux départemens & aux armées, & la traduction dans toutes langues.

Viſé par le repréſentant du peuple, inſpecteur aux procès-verbaux. Signé *J. M. HUBERT*, *AUGER*.

Collationné à l'original, par nous préſident & ſecretaires de la Convention nationale. A Paris, le 15 Prairial, an troiſieme de la République françaiſe, une & indiviſible. *Signé* MATHIEU, *préſident*; HENRY. LARIVIERE, BOURSAULT, MOLLEVAUT, SAINT-MARTIN, PEYRE, *ſecretaires*.

A AIX, chez MOURET, Imprimeur du Département, an 3.me de la République Françaiſe.